

NATIONALISME INDOCHINOIS

De la *Revue du Pacifique*.

La publication dans notre dernier numéro d'une étude sur le nationalisme indochinois nous a valu l'envoi d'un article rédigé par le même auteur qui s'est très certainement inspiré cette fois des idées qu'il avait exposées dans sa précédente étude et des récents événements du Tonkin.

L'absence d'un sentiment nationaliste en Indochine est-elle pour la France une cause de force ou de faiblesse ?

A priori, l'on serait tenté de répondre à cette question que l'absence du sentiment national chez un peuple colonisé donne au peuple colonisateur des facilités exceptionnelles pour pouvoir imposer sa volonté, exercer son autorité et diriger ses protégés sans heurt et sans rencontrer de résistance.

Alors que la doctrine coloniale française s'ébauchait et cherchait sa voie, les esprits furent longtemps favorables à la théorie simpliste de l'assimilation. Les protagonistes de cette tendance se félicitaient de rencontrer devant eux des esprits neufs, vierges de tout sentiment patriotique, considérant que leur assimilation en serait d'autant facilitée.

Leur erreur, conséquence de l'idée dominante et directrice de leurs vues, pouvait alors trouver sinon sa justification mais tout au moins son explication, dans l'état d'évolution dans lequel se trouvait l'Indochine. Cette solution fut en effet possible tant que l'Indochine était un tout fermé, sans communications intérieures faciles et demeurant dans un isolement quasi-total par rapport aux pays qui l'entourent.

Une expérience assimilatrice ne serait possible, en effet, qu'en vase clos et portant sur un nombre d'individus assez restreint. L'Indochine d'alors se prêtait à semblable projet. Cet immense pays était fait d'une sorte de petits compartiments fermés, constituant chacun un champ d'expérience. Mais, bien vite, les dirigeants de l'idée coloniale ont abandonné tout projet d'assimilation : ils se rendirent compte que l'on travaillait dans le factice, que l'on faisait de « à l'instar de », mais que l'on ne réalisait pas du vrai. Dans le même temps, l'Indochine, suivant une évolution au rythme prodigieusement accéléré de l'après-guerre, cessait d'être un pays compartimenté

dans lequel gens et idées pouvaient difficilement se pénétrer, et prenait une place dans la vie extérieure mondiale des pays qui bordent le Pacifique, faisant figure de véritable Etat.

Dès l'instant où ce pays fût assez ouvert à une pénétration des idées venant de l'extérieur et, à l'intérieur, à une rapide diffusion de ces idées dans les divers pays de l'Union, la question se présente sous un tout autre angle, revêt une allure complètement différente. L'on doit en effet sérieusement réfléchir avant de se demander s'il faut continuer à se féliciter de voir nos protégés d'Extrême-Asie sans sentiment national, ou s'il faut au contraire ne pas regretter qu'un patriotisme les défende contre l'admission des idées révolutionnaires venant de l'étranger en les attachant fortement à leurs traditions, à leur régime de gouvernement, et aux seuls espoirs que la continuité et l'évolution du présent peuvent leur permettre d'envisager.

Un examen de cette question fait en toute impartialité ne manquera pas de faire ressortir le très gros danger que présente pour notre influence en Indochine l'absence d'un patriotisme indigène. Dans les pays de l'Union indochinoise, l'élite, les mandarins, les bourgeois qui se sont créés dans la paix française, les fonctionnaires ou employés qui ont trouvé à vivre dans nos administrations ou dans les affaires qui se sont créées en Indochine, ont acquis très certainement un certain patriotisme. Nous n'avons pas à rechercher si ce sentiment est sincère, s'il est désintéressé, ou si, au contraire, il est seulement le résultat de préoccupations matérielles, qui font souhaiter à ceux que ce patriotisme anime, le maintien d'un statu quo qui les avantage. Nous devons encore bien moins tomber dans l'illusion charmante, mais quelque peu puérile, de penser que nos protégés ont pris un patriotisme français. Il serait vraiment contraire à toute conception du génie et des instincts des races de penser que les Indochinois si parfaitement différents de nous par le cœur, par l'esprit, puissent acquiescer ce sentiment si difficile à définir, mais si profondément enraciné dans le cœur des vieilles nations d'Occident, d'un attachement irraisonné, inné, souvent mé-

me involontaire, au pays dans lequel on vit, à la nation sous le drapeau de laquelle on sait pouvoir trouver une protection en contre-partie de laquelle l'on est prêt à faire les sacrifices les plus lourds.

Nous devons nous contenter d'une politique de résultat.

Il est reconnu que dans la population indochinoise, ceux qui sont sortis de la masse soit par une culture intellectuelle, soit par l'acquisition de moyens d'existence plus larges, soit enfin par l'exercice de fonctions officielles qui leur donnent une parcelle d'autorité, ceux-là sont dans la presque unanimité attachés à la France ou tout au moins à ce qui, pour eux, la concrétise, savoir l'autorité française en Indochine.

Mais cette élite, on pour être plus exact, cette partie plus heureuse de la population représente malheureusement la minorité en Indochine. Si toute la population d'Indochine bénéficie d'un mieux-être général, il y a néanmoins des degrés dans l'acquisition de cet avantage et l'on peut même dire que ce mieux-être s'est réparti inégalement aux divers échelons de la société annamite et que l'élite en a certainement profité dans une mesure beaucoup plus large que la masse. Cette masse reste inerte, inconsistante au point de vue des sentiments qui peuvent l'animer et par là même, elle demeure apte à tout accepter et à tout croire car, ayant peu à perdre, elle peut facilement souhaiter un bouleversement qui peut lui faire espérer un bénéfice matériel immédiat.

La naïveté qui la caractérise, certains défauts inhérents à la race annamite, tels que le goût du complot, un certain enfantillage très extraordinaire qui se traduit par une prédilection à jouer aux conspirateurs, sont autant de points favorables pour l'admission de théories révolutionnaires qui peuvent se présenter sous la forme séduisante de promesses d'avantages de tous ordres et satisfactions données aux sentiments bien naturels d'envie, de haine de classes, qui dans tous les pays du monde, suffisent à être un puissant moteur pour actionner les masses contre les élites.

Cette partie de la population n'ayant donc matériellement rien à perdre, ou peu à perdre, étant facilement dupée par la présentation qui lui est faite de projets de bouleversements sociaux faits à son avantage, admettra facilement les idées, qui,

depuis la guerre, se sont répandues en tempête sur l'Asie pour faire naître et entretenir soigneusement des sentiments de haine contre les possédants et des espoirs de vengeance et d'avenir heureux pour ceux qui se laissent prendre aux promesses des idées que si adroitement l'on diffuse dans les foules.

Si les Indochinois avaient eu vraiment un sentiment national, un sentiment de patriotisme, ils auraient résisté à l'introduction de ces idées dans leur pays, car, pour les admettre, ils auraient dû sacrifier ce sentiment intérieur, puissant et profond, qui les attachait au maintien de leur patrie à l'abri de toute atteinte extérieure.

Une simple et rapide comparaison avec le progrès du communisme dans les pays d'Occident fera ressortir cette cause de faiblesse pour lutter contre la propagation des idées communistes en Extrême-Asie. L'habitant d'une vieille nation d'Europe, si peu heureux et si défavorisé du sort qu'il puisse être, reste néanmoins attaché à son pays par un sentiment complexe fait de souvenirs, souvent de luttes, mêlé de idées religieuses, inspiré parfois même de la simple idée de parti politique, mais qui donne comme ensemble un sentiment très fort qui est le patriotisme. C'est pourquoi les tentatives faites autrefois par les idées anarchistes, aujour d'hui par les idées communistes telles que les ont conçues et arrêtées les bolchevistes russes, se heurtent, dès leur entrée dans les nations d'Occident, à une résistance, à des obstacles qui leur barrent hermétiquement la route et sur lesquels les efforts d'une propagande aussi adroite, et aussi subtile que peut être celle du communisme russe ne peut que se briser sans pénétrer.

Pour mieux comprendre les arguments qui peuvent être fournis en réponse à la question qui fait la base même de cette étude, il semble préférable de transporter la question sur des faits précis et chercher à comprendre le mouvement qui se passe actuellement en Indochine.

Il ne faut pas, tout d'abord, se laisser prendre aux nouvelles données à grand fracas, aux titres, qui donnent à ces nouvelles l'allure de faits extraordinaires et d'une importance exceptionnelle. Il faut bien se garder en pareille matière de dramatiser. Il faut voir les choses calmement, telles qu'elles sont et, ce qui est facile dans une étude purement théorique, cher-

cher à tirer un enseignement, une direction de l'examen des faits.

Suivant les sympathies ou les antipathies qu'ils peuvent avoir pour la personnalité de tel ou tel Gouverneur général, certains disent ; c'est une crise qui finit ; d'autres, au contraire, déclarent que c'est une crise qui éclot. A notre sens, égarées très certainement par le parti-pris qui caractérise toute idée basée sur l'appréciation d'une personnalité, ces deux opinions sont également fausses. Il ne s'agit point d'une crise, car, qui dit crise, dit court accès qui nécessitera seulement une action violente et immédiate qui mettra fin à l'accès. Il faut au contraire se dire sans crainte et en parfaite connaissance des conséquences que l'admission de cette idée entraîne, que nous entrons en Indochine dans une période qui se signalera et se signale déjà, par des situations toutes nouvelles, en Indochine du moins. Il ne faut pas oublier qu'aux Indes, aux Indes Néerlandaises, aux Straits Settlements, depuis plusieurs années déjà, les gouvernements colonisateurs sont entrés dans l'époque que nous commençons en Indochine. Dans tous ces pays, la masse est dans la même situation au point de vue du sentiment national ; elle est guidée par la recherche de la satisfaction de besoins matériels ; elle n'est point encore apte à l'admission d'idées spéculatives ou morales qui eussent pu la conduire à un vrai nationalisme.

Dès l'instant où la Russie, rencontrant de sérieuses difficultés à l'ouest, a reporté ses efforts vers l'est, il est évident que ces masses indigènes présentaient un terrain particulièrement facile à travailler pour y faire germer, fleurir les idées que la propagande bolchevique a répandues depuis la Sibérie jusqu'aux Iles du Pacifique. Nous ne revieudrons point ici sur le soin particulier apporté à cette propagande : la lecture des seules instructions données au prolétariat colonial par les dirigeants russes montre la minutie avec laquelle cette question a été étudiée, préparée et mise en point. Le premier succès — le plus facile d'ailleurs — qu'aient rencontré ces idées est dans l'immense Empire de Chine.

Dès l'instant de la fin du régime impérial chinois, le seul symbole qui pouvait permettre un semblant de patriotisme aux dizaines de millions de Chinois vivant sous cette lointaine autorité, dès ce moment, les Chinois sont devenus aptes à admettre toutes les idées qui pouvaient

flatter leur désir instinctif et naturel de réaction contre les injustices du sort et permettre à la masse vraiment malheureuse de l'Empire chinois, de lutter contre ses dirigeants et contre la partie de leurs compatriotes qui vivait heureuse et riche.

Ce succès en Chine a eu de grandes conséquences. Il a certes facilité le transport des idées communistes dans tout l'Extrême-Orient. Les Russes ont pu, par certains côtés, justifier leur origine asiatique, leurs idées avaient néanmoins besoin de se dénationaliser pour prendre un caractère plus local et, évidemment, mieux adapté aux pays dans lesquels elles devaient vivre et travailler. La Chine a permis ce travail d'adaptation et d'intermédiaire, facilitant la diffusion des idées ainsi transformées.

Il serait quelque peu irrespectueux de comparer cette propagation des idées communistes à la marche que fit autrefois la religion bouddhique à travers l'Asie. Mais il est évident que les quelques rudiments d'idées bouddhiques que l'on retrouve chez les Jaunes des bords du Pacifique sont des idées déformées de la pure théorie bouddhique des Indes qui fut amenée en Chine par des Chinois, sorte de missionnaires bouddhiques, qui transformèrent la pure religion qu'ils avaient acquise pour la mieux adapter à leurs fins et la répandirent parmi les peuples jaunes des rives de l'Asie.

De même que les idées communistes avaient trouvé en Chine un terrain tout à fait bien préparé à les admettre, de même après ce relai en Chine et la transformation qu'elles y ont subie, il ne faut point se cacher que la masse populaire annamite offrait un champ d'action, sinon facile, tout au moins très possible pour ces idées. Le voisinage du sud de la Chine et du grand centre communiste qu'est Canton, la facilité des communications entre ces foyers de communisme et le nord de l'Indochine, devaient grandement faciliter le travail d'autant que, avec adresse d'ailleurs, Canton a admis les mécontents indigènes, les a traités avec une considération qui devait flatter leur orgueil et a su se créer ainsi des agents de propagande qu'ils renvoyaient travailler dans leur pays d'origine.

Le jour où ces idées ont commencé — et il y a déjà de cela plusieurs années — à pénétrer en Indochine, elles n'ont trouvé pour les barrer que ce sentiment vague, mais cependant existant chez tous les in-

digènes, de la reconnaissance d'une amélioration réelle de leur sort que les masses indigènes savent devoir à l'occupation française. Elles se sont heurtées par contre, dans les élites, à une connaissance plus exacte des dangers qu'elles pouvaient présenter et surtout à une moins grande naïveté à admettre les avantages qu'elles portaient en elles. Toutefois, il faut bien dire que, dans ces élites mêmes, elles offraient aux aigris, aux mécontents, à ceux qui n'avaient en effet pu réussir à s'élever ou à se maintenir à leur échelon social, les moyens de satisfaire leur orgueil et de racheter leurs déceptions en devenant des chefs parmi les masses des simples dans laquelle l'on cherchait à travailler.

Il ne faudrait point croire que la contagion de ces idées est tellement grave qu'elle puisse présenter le moindre danger pour notre domination en Indochine. Fort heureusement, nous sommes loin de pareille hypothèse. Mais il ne faut point se cacher néanmoins que nous nous trouvons en présence d'un mouvement qui présente de l'importance par le fait même qu'il s'est généralisé par des attaches, peut-être peu solides mais cependant existantes, dans tous les pays de l'Union et dans toutes les parties de la population susceptible de se laisser prendre aux avantages qui leur étaient promis par ceux qui cherchaient à les gagner à ces idées.

Il n'y a eu de leur part aucune réaction contre ces nouvelles théories. Ils considèrent que, matériellement, ils n'avaient point à consentir un bien grand abandon puisque, s'ils se comparent à leurs compatriotes de l'élite, ils doivent se trouver très disgraciés du sort et, moralement, ils n'avaient rien à abandonner non plus puisque aucun sentiment de patriotisme ne venait s'opposer à des théories qui se seraient attaquées directement à lui s'il avait existé.

Le gros danger de pareille situation est que, fort souvent, ceux qui en discutent et parfois même, malheureusement, en jugent en France, ont une méconnaissance totale, absolue, des milieux indigènes et qu'ils se méprennent complètement sur la nature de ce mouvement. Pour eux, tout mouvement indigène qui prend le caractère d'une réaction, d'une révolte, d'une révolution, est un mouvement nationaliste. Ce rapprochement simpliste est un axiome dont ils ne s'écartent pas. Ils n'examinent pas si, bien au contraire comme dans le

cas présent, ce mouvement, loin d'être nationaliste, est internationaliste et est aussi bien dirigé contre les gouvernements et l'autorité indigènes que contre notre propre autorité.

Le développement de ce mouvement, qui s'étend certainement sur toute l'Indochine, montre d'ailleurs combien l'absence de nationalisme peut faciliter son élosion.

Dans les pays dans lesquels de fortes traditions, un gouvernement indigène réellement existant, donnent encore, sous une forme atténuée un patriotisme local aux habitants de ces régions, les idées communistes ont trouvé un terrain bien moins facile à exploiter. En Annam, au Cambodge, la propagande a existé, mais n'y a point rencontré la même aisance à son développement que celle que lui ont offerte surtout le Tonkin et même la Cochinchine.

La conclusion de cette constatation, l'examen du graphique de la courbe d'avancement des idées communistes en Indochine doivent conduire très nettement à des indications précises sur le mode d'organisation qui doit être préconisé pour lutter contre l'envahissement de ces dangereuses théories. Il est de notre devoir de peuple protecteur d'entamer cette lutte, non seulement parce que c'est l'intérêt de l'influence française, mais en se dégageant même de ce sentiment égoïste, parce que nous nous devons de lutter contre des idées qui ne pourraient conduire un pays prospère comme l'Indochine qu'aux désordres, aux famines, aux troubles, aux exactions et à la misère que le développement de ces mêmes idées a fait naître et a installés en Chine.

Dans cette lutte, d'ailleurs, la France aura comme précieux auxiliaire toute l'élite indigène et même, en descendant beaucoup plus bas dans les échelons sociaux, tous les indigènes possédants le jour où ils se rendront compte que les idées que l'on veut leur faire admettre, si elles ne choquent point le sentiment patriotique qui leur manque, heurtent avec violence la profonde attache de terrien que l'indigène a pour sa propriété, si petite qu'elle soit.

Nous avons enfin la chance que la politique suivie par la France en Indochine ait maintenu dans la majorité des pays de l'Union Indochinoise des cadres indigènes qui demeurent vraiment l'instrument qualifié et éprouvé pour lutter contre de semblables idées. Ils sauront en effet beaucoup

mieux que nous-mêmes se renseigner, s'organiser ensuite, et même sévir contre les porteurs de ces pernicieuses théories.

Le danger des Occidentaux, et plus spécialement des Français, est d'apporter dans toutes ses conceptions un sentiment d'idéalisme par un goût de l'idéologie qui fausse les idées et dénature les responsabilités.

Des Français s'inspireront surtout dans l'organisation contre l'introduction des idées communistes en Indochine, de l'idée généreuse qu'ils luttent pour continuer à laisser l'Indochine s'épanouir dans le développement complet qui a été rêvé pour elle. Ils auront même, surtout dans la métropole, une indulgence extraordinaire pour les coupables. Ils verront en eux seulement des faibles qui se seront laissés tromper et qui, par conséquent, ont droit à toute indulgence. Ils habilleront même les menées dangereuses auxquelles ils se seront livrés du vêtement commode et respectable du « nationalisme » et, en toute sincérité, déclareront qu'il ne faut point sévir avec trop de sévérité, car l'on créerait des martyrs et l'on exacerberait un sentiment patriotique qui tournerait vite à la xénophobie.

Pareilles vues, si elles sont excusables — parce que l'ignorance excuse beaucoup de choses — sont des plus dangereuses pour l'avenir de l'Indochine. Il faut au contraire

se dire que dans l'organisation nécessaire pour prévenir le développement du communisme dans ces pays, il est utile d'établir une action de collaboration entre les éléments sains de la population indigène et l'autorité française. Cette union permettra de placer la question dans son vrai lieu et sur son vrai plan, et l'influence indigène, dans ce travail de collaboration, tempèrera l'excès d'idéalisme de l'élément français.

Les autorités indigènes, si elles savent qu'elles peuvent compter sur l'appui de l'autorité française, ce qui avec l'actuel gouvernement de l'Indochine, est réalisé au mieux, s'emploieront avec compétence et dévouement à maintenir partout un ordre général qui ne sera ainsi troublé que par quelques foyers sporadiques, faibles et intermittents qui pourront être considérés comme sans importance. Leur vigilance soigneusement entretenue par une sincère et franche collaboration avec les autorités françaises sera certes la meilleure garantie de la tranquillité et le meilleur moyen de faire régner dans tous les pays de l'Union indochinoise la paix française dont nous nous sommes engagés à faire bénéficier les populations placées sous notre autorité.

XXX

(Revue du Pacifique)

A PROPOS DE PATRIOTISME ET DE NATIONALISME

Ce n'est pas sans une certaine appréhension, je l'avoue, que j'ai lu dans les deux derniers numéros de la *Revue du Pacifique* (février et mars 1930) deux « études » intitulées : *Nationalisme indochinois ?* par XXX. Je me méfie quelque peu des considérations générales, ayant eu l'occasion de constater que, sous cette étiquette ambitieuse, on groupe bien souvent des idées vagues, confuses, insaisissables, trop semblables à ces légers brouillards qu'on voit flotter au Tonkin pendant la saison d'hiver. Et en effet, au lieu d'une étude substantielle, appuyée de preuves de toute solidité, des citations les plus frappantes, j'ai trouvé dans les considérations des trois X de creuses et vaines théories sur le nationalisme, lequel « n'est, en réalité, qu'une forme nouvelle du très vieux sentiment qu'est le patriotisme ».

« En toute sincère impartialité (?), dit l'auteur, il paraît impossible à un observateur renseigné (!) de trouver chez les Annamites

le patriotisme et le sentiment national tel que les théories européennes le conçoivent (?). Entre les trois pays de race annamite, Tonkin, Annam et Cochinchine, il existe sinon une inimitié, ce qui serait peut-être forcer la réalité, tout au moins une rivalité qui, loin de les rapprocher, crée entre les habitants de ces divers pays une sorte d'antipathie qui se traduit communément par la moquerie et, peut-on dire, par la solidarité des habitants d'un pays contre ceux des deux autres pays. A l'intérieur même de ces pays, l'on ne peut pas non plus relever un patriotisme annamite, tonkinois ou cochinois... »

La prétendue « étude » des trois X est, comme on le voit, curieuse comme symptôme d'un état d'esprit qu'on pouvait croire en voie de disparition. Elle est d'ailleurs écrite d'après une information beaucoup trop limitée et trop peu personnelle pour justifier un examen critique détaillé.

Il eût fallu, pour prouver « l'absence d'un patriotisme indigène », remonter jusqu'aux origines, un peu fabuleuses, de l'histoire d'Annam et donner un aperçu du développement de cette histoire jusqu'à l'époque actuelle. Or, en parcourant les annales annamites, « nous verrons, comme l'a dit excellemment le Colonel E. Dignet (*Annam et Indochine française*, Paris, Challamel, 1908, p. 3), le peuple annamite successivement lié avec la Chine par des liens de vassalité, ensuite, pendant les dix premiers siècles de l'ère chrétienne, soumis à la domination de gouverneurs de cet empire, puis, reprenant sa liberté à la faveur de révolutions sanglantes, et enfin, une fois débarrassé de l'oppression chinoise, partant à la conquête de nouveaux pays et descendant le long de la côte d'Annam pour absorber le Champa et le Cambodge et en faire des provinces annamites, allant ainsi, grâce à sa prodigieuse vitalité, faire la tache d'huile jusqu'aux grands lacs du Mékong. En voyant ce peuple, après dix siècles d'asservissement, songer encore à son émancipation et la poursuivre avec courage et témérité, nous nous ferons une idée de la vigueur, de la persistance de son amour de la liberté. En le suivant dans ses conquêtes hardies, nous lui reconnaitrons une humeur belliqueuse que son apparence pacifique et soumise ne fait pas soupçonner... »

D'autres historiens français soutiennent la même thèse sans développer : la resserant au contraire, en quelques pages pressantes, nerveuses, ils vont droit au but, appelant à leur secours, dans leur marche à la fois rapide et prudente, les dates les plus précises, les faits les plus caractéristiques. Il me paraît difficile de ne pas être de leur avis, soit qu'il s'agisse de l'ensemble de leurs appréciations, soit qu'il s'agisse des jugements particuliers qu'ils portent sur les principaux personnages qui s'agitent dans l'histoire des *lutes pour l'Indépendance* (titre du chapitre II de l'*Abrégé de l'histoire d'Annam* par A. Schreiner, Saigon, 1906, p. 20). « Pour un millier d'années (de 110 av. J. — C. jusqu'en 931 de notre ère), dit A. Schreiner, le pays d'Annam va rester sous la tutelle chinoise, se révoltant, mais en vain, durant les premiers temps; plus tard, se résignant tant bien que mal à son sort, incapable pour des siècles de se ressaisir, il conserve néanmoins de fortes attaches nationales, et si l'éducation chinoise l'instruit, le police, lui donne le goût des arts et des lettres, elle ne réussit point à détruire ses aspirations de race, elle ne le désannamitise pas. »

Peut-être certains de ces historiens français, tout en ayant raison au fond, n'usent-ils pas d'assez de ménagements dans la forme, et, dédaigneux des nuances, assombrissent-ils un peu trop les couleurs, peignent certains « inquisiteurs couronnés », certains « bourreaux systématiques et formalistes » Peut-être encore se montrent-ils trop enthousiastes de certains rois Trân et Lê, si vivement discutés et au sujet desquels l'un d'eux s'exprime ainsi : « Quant aux sentiments d'admiration, ils vont naturellement et sans effort à ces nobles et impassibles figures qui dominent la scène et semblent planer au-dessus d'elle. »

Quoi qu'il en soit, les Luro, les Dignet et les Schreiner joignent à leurs laborieuses qualités d'historien le goût des idées. Ils ont médité sur l'une de celles qui avaient été discréditées par ses excès mêmes : la philosophie de l'histoire. L'éroulement des constructions idéologiques du début du XIX^e siècle, le triomphe des méthodes exactes en histoire, la passion réaliste des faits bien établis ont rendu presque ridicule, aux yeux des historiens, le nom même de philosophie de l'histoire. Il y a là un excès en sens inverse. La connaissance plus approfondie et plus précise de la civilisation chinoise et de la civilisation annamite, et par suite les progrès de la méthode comparative, l'influence parfois périlleuse de la sociologie ont restauré en histoire la notion de synthèse. On pourrait dire qu'un peu d'érudition nous avait éloignés de la philosophie de l'histoire, et que beaucoup d'érudition nous y ramène. Souhaitons que l'on n'oublie pas maintenant le sage conseil de Fustel de Coulanges, à savoir qu'il faut des années de patiente analyse pour une heure de synthèse. Souhaitons également que les auteurs français n'oublient plus qu'« il y a eu, chez le peuple annamite, en dépit d'obstacles et de difficultés de toutes sortes, un patriotisme, une puissance d'expansion, une continuité d'effort, un esprit de méthode et de suite qui renferme tout le secret de sa destinée. Le génie de la race éclate là presque en entier. Qu'importent les revers momentanés, les chefs pusillanimes ou corrompus, les troubles, les séditions et la famine ! La race poursuit sa lente évolution et arrive à la pleine hégémonie. » (A. Neton, *L'Indo-Chine et son avenir économique*, Paris, Perrin, 1904, p. 7.)

UNG-HOE.

(*La Tribune indo-chinoise*)